

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin d'information n° 10

Janvier 2003

Soixante ans après le soulèvement du Ghetto de Varsovie

Henry Bulawko

Me voici pour la troisième fois devant le monument du Ghetto de Varsovie, conçu et réalisé à Paris, par Natan Rapoport. La dévastation a fait place à de nouvelles constructions.

Non loin du monument central, il y a celui de l'Umschlagplatz et la plaque qui rappelle l'emplacement du bunker où mourut Mordehai Anielewicz, le jeune commandant de l'Organisation Juive de Combat.

Mon groupe revient d'Auschwitz, où nous avons visité le lieu qui symbolise « la solution finale de la question juive ». Ici périrent plus d'un million d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, venus de tous les pays de l'Europe occupée. Ici prit tragiquement fin l'histoire du Judaïsme polonais qui s'était installé sur cette terre mille ans auparavant.

Nous voici devant des personnages de pierre qui perpétuent le souvenir du martyr et de l'héroïsme.

Ils étaient 500 000 à être enfermés dans le Ghetto de Varsovie. Parmi eux des personnages qui sont entrés dans la légende : l'historien Emmanuel Ringelblum, le célèbre pédiatre, l'ami des enfants le Docteur Janusz Korczak qui fut honoré par l'UNESCO.

Rassemblés sur l'Umschlagplatz, ils furent peu à peu déportés vers les camps de la mort nazis : Treblinka, Maïdanek, Auschwitz. Il en restait près de 50 000 début 1943.

Bien qu'un premier affrontement ait eu lieu en janvier 1943, où Mordehai Anielewicz faillit être capturé par les Allemands, on situe le début de la révolte au 19 avril, le premier soir (Seder) de la Pâque juive.

C'est à tort qu'on en fixerait la fin au 8 mai, jour de la chute du bunker de *Mila 18*, où se trouvait le Quartier Général de l'O.J.C.

▶ ▶ ▶

suite page 2

Mémoire et transmission - Hanna Kamieniecki

Les ministres de l'Education Nationale des pays membres du Conseil de l'Europe réunis à Strasbourg le 18 octobre dernier ont adopté une déclaration instituant dans tous les établissements scolaires de leur pays respectif : « *Une journée de la mémoire de la Shoah et de la prévention des crimes contre l'humanité* ». Cette déclaration fait suite aux travaux qui se sont déroulés à Stockholm en janvier 2000 lors du forum international consacré à « *L'enseignement de l'holocauste* ». En France, la date retenue pour cette manifestation du souvenir a été fixée par le ministère de l'Éduca-

tion Nationale au 27 janvier 2003, jour anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz

Madame Simone Veil, présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah a justifié ce choix et s'est félicitée de cette disposition qui permet de poursuivre la mise en place d'une vraie mémoire de ce qui s'est passé durant la dernière guerre, dont les conséquences sont encore loin d'être connues en profondeur.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette disposition qui complète et prolonge le travail pédago-

▶ ▶ ▶

suite page 3

Plusieurs dizaines de combattants se donnèrent la mort, avec leurs parents qu'ils n'avaient pas abandonnés.

Quelques-uns purent s'enfuir par les égouts, regagnant ceux qui poursuivaient le combat au-dehors, dans les forêts où les groupes de partisans menaient la vie dure aux tortionnaires du peuple juif.

Dans le ghetto, des groupes isolés continuaient la lutte. Certains, camouflés dans des bunkers, en sortirent en août 1944, pour participer à l'insurrection de Varsovie. Le ghetto avait succombé sous le feu des canons et des avions. Il symbolisait les soulèvements qui avaient eu pour cadre Treblinka, Auschwitz, Sobibor et Vilno. Partout dans les ghettos et les camps, des Juifs s'étaient battus. L'insurrection du Ghetto de Varsovie avait acquis valeur de symbole, car ce fut un long affrontement entre des combattants juifs ayant des armes de fortune et les forces aguerries de la puissance allemande.

Nous sommes là, silencieux, recueillis...

Fermant les yeux, l'espace d'un instant, il me semble sentir la présence des

Le Chant des partisans de Vilno

Ne dis pas que tu suis ton dernier chemin
Et ne perds jamais confiance en ton destin
L'heure dont nous avons tant rêvé viendra
Nos pas résonneront bien fort : nous sommes là.

Des palmeraies jusqu'aux lointains pays glacés
Nous sommes là forts de nos peines amassées
Là où coule à flot tant de sang innocent
Notre courage s'affirmera plus ardent.

Car demain le soleil luira pour aujourd'hui
Avec le passé, notre ennemi s'enfuit
Et si tarde le soleil à l'horizon
Ce chant portera notre parole aux nations.

Ce chant écrit avec le sang des cœurs blessés
N'était pas l'hymne d'un oiseau en liberté
Mais c'est un peuple uni dans son dernier combat
Qui défiant l'ennemi, lança : Nous sommes là.

Donc ne dis pas que tu suis ton dernier chemin
Et ne perds jamais confiance en ton destin
L'heure dont nous avons tant rêvée viendra
Nos pas résonneront bien fort : nous sommes là.

Le texte original en yiddish a été écrit par Hirsch Glick
Les paroles françaises sont de Henry Bulawko

« ombres du ghetto » évoquées par le grand poète yiddish Peretz Markisch.

Elles m'entourent, se saisissent de moi, m'emportent, à travers le temps, vers ce printemps 1943 où le quartier juif de Varsovie était la proie du feu, où l'on entendait que le bruit des armes, où les maisons s'effondraient et où les derniers Juifs du ghetto succombaient...

Monte une mélodie, d'abord sourde puis plus puissante. Est-ce une Polonaise de Chopin ? Sa Marche Funèbre ? Ou peut être le « Kaddisch » de Ravel ?

Non, le chant qui s'élève parle d'espoir et de combat. Il est l'œuvre d'un poète combattant, Hirsch Glick, qui écrit le « *Chant des partisans de Vilno* ». Sa dernière strophe résonne étrangement en ce lieu de mémoire exemplaire :

« **Nous sommes là!** »
J'ouvre les yeux. Les ombres se sont estompées, l'hymne s'est tu. Reste le souvenir d'une des pages les plus tragiques, mais aussi les plus glorieuses de l'histoire juive, de l'Histoire des Hommes ■

Henry Bulawko

► ► ► Mémoire et transmission (suite de la page 1)

gique des associations créées dans le dessein de pérenniser le souvenir des enfants juifs morts en déportation. Ces associations soutenues par le Maire de Paris, l'Académie de Paris, parrainées par les Maires des arrondissements parisiens, procèdent à la pose de plaques commémoratives dans les écoles sur lesquelles sont gravés les noms des écoliers victimes de la barbarie. Restés sans sépultures, ces innocents reçoivent ainsi l'hommage dû à tout être humain après sa mort, celui de marquer la trace de son passage sur cette terre. Ce travail de mémoire entrepris par les membres des associations « Pour la Mémoire des Enfants Juifs Morts en Déportation », nécessite que ces derniers :

- se rendent dans les écoles préparer les écoliers à la pose des plaques commémoratives.

- exigent l'explication du sens symbolique véhiculé par ces manifestations du souvenir.

Dans les Lycées et les Collèges où la Shoah fait partie du programme d'histoire, nos interventions se déroulent de façon relativement aisée. Avec les jeunes enfants des écoles élémentaires les choses sont plus délicates et nécessitent que nous nous adaptions à leur niveau de compréhension des événements. À notre grande surprise et à notre

grand bonheur, nos prestations auprès des élèves des classes de CE2, CM1 et CM2 rencontrent une attention et un intérêt qui surprennent également leurs instituteurs. Il est arrivé dans l'une de ces écoles que les « grands de CM2 » aient pris l'initiative de transmettre aux petits de CM1 ce qu'ils avaient retenu de nos témoignages.

Cet acte de piété à l'égard des enfants juifs assassinés débouche sur un questionnement qui dépasse le seul antisémitisme.

À cet égard, le travail pédagogique entrepris avec la participation des enseignants nous laisse espérer qu'il constituera pour les jeunes, la maturité venue, un vecteur de réflexion, de critique et de prévention contre toute forme d'exclusion, un antidote à la haine aveugle de l'autre, quelle que soit son origine, quelle que soit sa religion, quel que soit son milieu social ou culturel.

Dans ces classes où se côtoient des enfants de différentes ethnies, les mots correspondent à leur réalité et l'histoire prend les couleurs de la réalité.

« *L'histoire juive est une étrange histoire qui dérange l'histoire* » (Cioran).

En l'occurrence, nous espérons que ce soit dans le bon sens ■

Hanna Kamieniecki

D'enfants et de Mémoires - Fedor Lederer

Est-il besoin de rappeler que, entre 1942 et 1944, sur les 76000 Juifs déportés de France, 11000 étaient des enfants... des êtres innocents, dont la vie, souvent à peine commencée, devait se terminer dans une chambre à gaz.

Plus de la moitié de ces jeunes étaient originaires de l'Île de France et fréquentaient les écoles de la région parisienne.

Leurs noms inscrits sur les registres des établissements scolaires, derniers lieux de leur passage sur terre, nous ont incités à les graver, outre qu'en nos mémoires, dans la pierre des écoles d'où ces innocents furent arrachés à jamais à leurs proches.

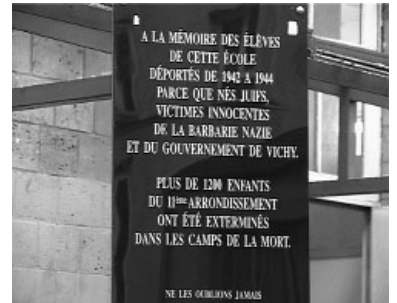
Depuis plusieurs années déjà, et sur l'initiative du « Comité de la rue de Tlemcen » (XX^e arrondissement de Paris), des associations se sont constituées en vue de perpétuer la mémoire de ces enfants, par la pose de plaques commémoratives sur les centaines d'écoles concernées. Une tâche de longue haleine, dans la mise en œuvre de laquelle la Mairie de Paris, l'Académie, ainsi que le corps



enseignant, ont su apporter un soutien moral et matériel des plus précieux. Ces associations, exemples frappants du bénévolat et de l'abnégation, se sont formées à des dates différentes et leur travail s'en trouve donc à un stade plus ou moins avancé.

Ainsi, par exemple, dans la vingtaine d'écoles du X^e arrondissement de Paris, les dernières plaques ont été posées en novembre 2002 ; plaques sur lesquelles les noms de 711 enfants déportés de ces établissements, et dont seulement 8 ont survécu, resteront dorénavant gravés à jamais en guise de sépulture.

Dans d'autres arrondissements de la capitale, le travail des associations se poursuit et il faudra encore plusieurs années d'un labeur continu avant que cet hommage tardif ne soit rendu à tous les enfants juifs, dont le passage furtif sur le sol de Paris restera à jamais dans nos mémoires, ainsi que dans celles des générations futures ■



Radom, ville de mes ancêtres - Marthe Weisberg

Il y a 63 ans, le premier septembre 1939, l'Allemagne envahissait la Pologne. Huit jours plus tard, ma famille paternelle aperçut pour la première fois le drapeau à croix gammée flotter sur les bâtiments officiels de Radom.

Comble de l'ironie, ce furent des Juifs qui étaient obligés d'installer leurs hôtes indésirables dans les quartiers qui leur avaient été assignés. Début décembre de cette même année, une administration autonome devait être créée par les Juifs radomiens et ce, sous la direction du plus vulnérable d'entre eux, donc moins apte à opposer une résistance à l'occupant, le choix devant, bien entendu, être approuvé par le Commandant de la place. Ce qui n'a pas évité aux Juifs radomiens d'être traînés, le jour de Kippour, hors de la synagogue, pour être frappés d'abord et chassés ensuite vers la place de l'église, devant laquelle on les obligea à se découvrir et à se balancer, dans un geste rituel de prière.

Puis, offenses, calomnies, voire tortures, devinrent le lot quotidien des dizaines de milliers de Juifs de Radom, jusqu'au jour où, estimant qu'il y en avait trop dans le secteur, un tiers d'entre eux devaient déménager vers d'autres régions du district.

Le premier avril 1941, sur ordre de la Gestapo, un « Service juif » fut instauré, une sorte de police juive, et une semaine plus tard, deux ghettos furent créés : le ghetto de Glénitzé et un plus petit à Walova. C'est à cette police juive qu'il incomba de ne laisser pénétrer dans ces ghettos des personnes de l'extérieur, ni de permettre à ceux qui y étaient confinés, d'en sortir sans une autorisation spéciale.

Mais c'est à partir de 1942 que le vrai malheur s'abattit sur les Juifs de Radom avec le transfert, le 2 août au soir, des occupants du ghetto de Glinitzé vers ce que l'on avait coutume d'appeler des « camps de travail ». Mais en fait, les SS s'adonnèrent à une véritable chasse à l'homme, tirant sur tout Juif

qui bougeait, fusillant au passage ma grand-mère, qui eut la *houtzpah* (le culot) de résister en leur jetant une chaise entre les jambes, se servant de pistolets, de mitraillettes ou plus simplement de bâtons pour faire durer le plaisir.

Est-il nécessaire d'ajouter que le lendemain les rues du ghetto étaient jonchées de cadavres de centaines d'innocents. Puis massacres et tortures s'ensuivirent, parallèlement aux déportations massives vers Treblinka et d'autres camps d'extermination. Avec les 30 000 Juifs que la ville comptait avant la guerre, Radom se plaçait au huitième rang des villes polonaises, après Varsovie, Lodz, Lwow, Cracovie, Vilna, Bialystok et Lublin, 25 000 furent exterminés à Treblinka et, sur les 5 000 Juifs restant à Radom, une grande partie fut dirigée sur Auschwitz et rares sont ceux qui ont réussi à survivre à leur calvaire.

De nos jours, ces survivants se comptent sur les doigts; mais pour combien de temps encore ? ■

Les « Enfants cachés » à Caen - Rachel Jedinak

Le 24 octobre 2002, la chaîne de télévision France 2 a présenté dans le cadre de l'émission « *Envoyé Spécial* » un film documentaire sur les enfants cachés. Était-il indispensable de présenter en première partie de cette émission un document sur les « exploits » d'un tueur ?

Le lendemain de cette émission, au Mémorial de Caen eut lieu un rassemblement des anciens enfants cachés.

Une très belle exposition, avec photos et documents, illustre cette période. Cette exposition sera itinérante et présentée par la suite à Paris.

Les participants à ce rassemblement furent nombreux ; beaucoup venaient de Paris.

Des personnalités prirent la parole et certaines déclarations furent très

émouvantes. Ce fut le cas de celle de Irène Savignon-Valachs, Secrétaire-générale de l'association : « **Les Enfants Cachés 1940-1944** », qui a rappelé ce que fut la vie de ces enfants pendant la guerre. Elle s'est adressée à Jean-Pierre Guéno, directeur des éditions de Radio-France, à l'origine de ces rencontres et lui a décerné le titre de « *mensch* » sous les applaudissements de la salle comble.

Étaient présents aussi, Thomas Gilou, le réalisateur du document d'« *Envoyé Spécial* », le Docteur Prasquier, Président de Yad-Vashem France, Véra Belmont, cinéaste, et bien d'autres personnalités.

Chacun s'est exprimé laissant peu de temps pour les interventions du public.

Cette rencontre a été chaleureuse et pleine d'émotion.

Jean-Pierre Guéno après avoir édité:

« Parole de Poilus »,
« Parole de détenus »,
« Mémoire de maîtres »,
« Paroles d'élèves », a entrepris, avec l'association « Les Enfants Cachés 1940-1944 » de publier :

- « *Paroles d'étoiles - mémoire d'enfants cachés 1939-1945* », (extraits de lettres émouvantes d'anciens enfants cachés) (Édition Librio).

- Un magnifique album sur ce même thème illustré de photos et documents émouvants de l'époque, superbement mis en page. (Édition Les Arènes).

Un grand « bravo » et merci à Jean-Pierre Guéno et à l'association « Les Enfants Cachés 1940-1944 » ■

ERRATUM - Dans notre numéro précédent, Henry Bulawko dans son éditorial, avait situé l'attentat qui fit deux victimes parmi les jeunes Français, à l'Université de Bir Zeit.

Or, l'attentat fut perpétré dans la cafétéria de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Nous demandons aux parents de ces jeunes de bien vouloir nous excuser, pour cette malencontreuse erreur.

Un coup de foudre - Madeleine Peltin Meyer

Métro Strasbourg-Saint-Denis, 21 h 30. Le quai est silencieux. Les rames sont espacées à cette heure, autant s'asseoir. Une place se trouve libre, entre un jeune homme fatigué et une petite silhouette claire. Assise toute droite, ses mains tachetées de brun posées sur un grand sac noir, elle dort. Comme elle est âgée et soignée. Les traits estompés sont entourés d'un grand foulard de soie noué sous le menton. La mèche de cheveux blancs est teintée en blond rosé. Un soupçon de rouge à lèvres révèle une indomptable coquetterie. Le manteau beige fané et les chaussures informes sont pour elle de vieux compagnons. Une légère vibration du quai annonce l'arrivée imminente du métro. Va-t-elle se réveiller ? Il semble que non. Impossible de la laisser là, en compagnie des deux habitués qui semblent s'installer pour la nuit. Une légère pression sur son bras. « Madame, voulez-vous monter dans ce métro ? » Instantanément sont apparues deux petites pupilles noires.

« Oui, je prends le métro ». Debout, elle n'est pas beaucoup plus grande. Dans ma tête, résonne l'accent familier perçu à travers les quelques mots, celui des mamans juives de notre jeunesse. Déçue, je la vois pénétrer dans la rame par une autre porte. Il semblerait que ma mission soit terminée. Il me reste à m'installer sur un strapontin, penser à autre chose, ou lire mon journal. Mais bientôt, ma protégée traverse le wagon de son tout petit pas mécanique et vient s'asseoir juste en face de moi. M'a-t-elle cherchée ? Il semble que oui. Son regard s'empare du mien, nous échangeons un timide et bouleversant sourire. Dès le démarrage, la fatigue l'emporte et ses yeux se referment. Il faut donc que je veille sur elle, moi, la plus jeune. Quel âge peut-elle avoir ? Oh, à peu près celui qu'aurait eu ma mère si on me l'avait laissée. Que faire, où descend-elle ? Elle ne peut tout de même pas dormir ainsi jusqu'au terminus. Mais non, chaque

fois que le train ralentit, les petits yeux s'ouvrent, lisent le nom de la station, puis se retournent vers les miens et s'adoucissent. Le sourire me dit, « Je sais que tu es là, ne t'inquiète pas pour moi. » Toute menue et toute droite, elle dort. Les mains jointes sur ses genoux ne tiennent plus le grand sac. Depuis combien de temps, ce sac noir l'accompagne-t-il ? Au moins trente ans, peut être plus. N'y a-t-il eu personne pour lui en offrir un neuf à l'occasion d'un de ses nombreux anniversaires ? Ou bien a-t-elle voulu obstinément conserver ce témoin du passé ? Quel passé ? Que fait-elle à son âge toute seule dehors ? Pourvu qu'elle descende avant moi, je serai plus tranquille. Pourtant son regard lucide me rassure un peu. Les stations ont défilé. Elle est toujours là et je vais devoir partir. La laisser seule et désarmée avec sur ses genoux le grand sac noir qui contient peut-être toute sa fortune. Impuissante et désolée, pleine de remords, je la laisse s'éloigner sans rien pouvoir faire, comme jadis ■

L'École des garçons, 63 rue de Clignancourt - Henri Minczeles

Il y a un an et demi, j'ai été convié à une réunion préliminaire chez Huguette Vidore en vue de la création d'une association à la mémoire des enfants juifs déportés du XVIII^e arrondissement (AMEJD 18^e). J'y avais rencontré un ami d'enfance, Noël Veg. Les retrouvailles furent chaleureuses. Un passé qui était commun fit quelque peu chavirer nos esprits. Huguette demeurait à deux pas de mon école, 63 rue de Clignancourt, à l'angle de la rue Custine, non loin du métro Château Rouge. En fait, c'était un groupe scolaire, une école de garçons et une école de filles. Dans le premier établissement, il y avait un cours complémentaire qui allait jusqu'au Brevet Élémentaire Primaire Supérieur. J'y entrai en octobre 1940. Prenant mon courage à deux mains, pour

me retrouver près de six décennies plus tard, cela fait quelque chose. Je sonnai à la porte d'entrée du Collège Roland Dorgelès. C'est aujourd'hui son nom. Je sus que des célébrités l'avaient fréquenté : Jean Gabin, Paul Doumer et Roland Dorgelès bien évidemment. Une jeune femme, me reçut, et me demanda l'objet de ma visite. Je répondis : « Je désirerais voir Madame la Proviseur ». Après une demi-heure d'attente, au cours de laquelle, j'ai vu sortir et entrer des jeunes de toutes origines ; j'ai entrebâillé la porte du réfectoire en contrebas, entrevue la cour de récréation, contemplé un meuble dédié à l'auteur des « Croix de bois ». Sur les étagères, il y avait des œuvres majeures ainsi que des trophées de l'école, des coupes de foot notamment.

Enfin, j'obtins un entretien avec Madame Bergeron, la Proviseur. Je lui fis part de mon désir de consulter les registres pour la période 1940-1942. C'était là que j'avais étudié ; c'est en ce lieu que je m'étais fait de bons camarades. Tout le passé me remonta à la gorge, l'occupation, les copains disparus. J'avoue avoir été assez ému. Elle aussi, d'ailleurs. Je le sentis immédiatement au fur et à mesure que j'évoquais cette époque. Je lui dis alors, que nous avions créé une association pour rechercher les enfants juifs qui avaient fréquenté cette école et qui furent déportés. Que nous comptions revenir avec une équipe chargée de retrouver les noms de ces écoliers, de connaître leur destin et d'apposer un jour une plaque commémorative ■

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS
Bulletin d'adhésion (ou de renouvellement)

Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint un chèque
de :.....euros en règlement de :

- ma cotisation pour l'année en cours (**20 euros par personne**)
- don pour soutenir vos actions.

Nom :Prénom :

Adresse:.....

CP :Ville :

Tél. : Fax. :

E-mail :

Date :

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS
37 rue de Turenne
75003 PARIS

Nous tenons toujours à votre disposition notre livre
« **Images de la mémoire juive** »
Pour vous mais aussi comme cadeau à vos proches et amis.

Bon de Commande

Je commande.....exemplaire(s) du livre « **Images de la Mémoire Juive** »
au prix unitaire de: **29 euros** (port et emballage en sus : **5 euros** par exemplaire)
Je joins un règlement (chèque) de :..... euros et vous prie de :

m'expédier

Rayer la mention inutile

Tenir à ma disposition

le (ou les) livre(s) commandé(s).

Nom :Prénom :

Adresse:.....

CP.....Ville:

Tél.:.....Fax.....E-mail:.....

Date :

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS - 37 rue de Turenne- 75003 PARIS - Tél: 01 42 77 44 72 - Fax: 01 48 87 15 20
e-mail:fwatt@club-internet.fr - apeloigm@club-internet. fr

Tous les textes que nous publions le sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs
Mise en page : Marcel Apeloig

Couvre collective, le livre « **Organisation juive de combat – Résistance et sauvetage France 1940-1945** » (Édition Autrement – Collection Mémoires) qui vient de paraître est à la fois un livre d'histoire, un recueil et un guide de référence. C'est aussi un hommage que les anciens de cette tranche de vie que fut la Résistance spécifiquement juive en France dès le début de l'occupation allemande, rendent à leurs compagnes et compagnons qui, avec eux, s'engagèrent dans une action clandestine et dangereuse. Beaucoup d'entre eux étaient si jeunes alors, que, aujourd'hui, rétrospectivement, nous avons peur pour eux!

Participation à la lutte armée, mais aussi à des actions de sauvetage de nombreux Juifs, dont beaucoup d'enfants.

Dans ce livre, aboutissement d'un travail de recherches qui dura six ans, on trouve l'histoire des différents réseaux et organisations ⁽¹⁾ mais aussi des fiches individuelles très bien documentées. Quelle richesse que ce travail! Certes, comme dans tous ces

ouvrages, tous les noms n'y sont pas, l'exhaustivité n'est pas possible. Des renseignements ne sont pas parvenus à temps, d'autres ont été détruits, d'autres encore n'étaient pas connus. Mais il faut louer, malgré cela, l'immense travail fait par les



protagonistes de cette œuvre, car ils l'ont fait avec cœur et sincérité.

Félicitons Frida Wattenberg qui a rédigé et composé les textes, Jean Brauman qui a assuré les recherches et organisé celles-ci, et enfin Georges Loinger l'instigateur.

Ce livre doit figurer dans votre bibliothèque, car si pour vous, ce n'est qu'un rappel de ce que vous savez, c'est un bien que vous léguerez à vos descendants qui eux, ne connaissent pas toujours cette histoire et ces combattants ■

Marcel Apeloig

- (1) L'Armée juive AJ-OJC
Le Mouvement de la jeunesse sioniste
L'Œuvre de secours aux enfants OSE
Réseau Garel
- Le Comité Amelot
La sixième Éclaireurs israélites de France
Les Hollandais
Les Aumôniers
Le réseau Marcel
Le réseau André

La Résistance et les jeunes - Marcel Apeloig

Le sujet du Concours de la Résistance et de la Déportation de cette année est le suivant: « **Les jeunes dans la résistance** ». Est-ce vraiment possible de demander aux lycéens et aux collégiens d'aujourd'hui de comprendre pourquoi et comment, lorsqu'ils étaient jeunes, des femmes et des hommes ont accepté de mener des actions dangereuses qui pouvaient leur valoir de graves ennuis, jusqu'à leur faire perdre la vie. Aujourd'hui, ces jeunes, qui dans les années 1941-1944 entrèrent en résistance contre le pouvoir vichyste et contre les occupants allemands, sont septuagénaires, octogénaires et mêmes nonagénaires. Quelques noms célèbres sont connus et retenus dans la mémoire collective. Par exemple, le Colonel Fabien dont beaucoup de lieux portent le nom. En revanche, certains sont tombés dans l'oubli. Pourtant leurs actions et leurs activités dans la Résistance furent tout aussi importantes et risquées.

Par exemple, Baruch Bruhman, véritable nom de Boris Holban alias Roger puis Olivier pendant la guerre 1939-1945. Né en 1908, il avait donc 31 ans en 1939. Ce n'était plus un « jeune » et c'est peut-être aussi pourquoi il fut de juin 1942 à juillet 1943 et de décembre 1943 à août 1944, le responsable militaire des FTP-MOI ⁽¹⁾ parisiens.

Dans les rangs des FTP-MOI on trouve de

nombreux combattants âgés de 20 ans et même moins. Les actions de ces résistants font partie maintenant de la mémoire de la



Résistance. On peut dire que les survivants que nous sommes, doivent en partie leur survie à l'engagement de ces « jeunes ».



Mais il ne faut pas croire que l'activité de résistant consistait uniquement à tuer des Allemands, à faire dérailler des trains, à faire sauter des entrepôts.

La Résistance c'était aussi une œuvre d'information (de communication dirions-nous aujourd'hui) d'édition et distribution de tracts ou de bulletins *ronéotés*, d'aide et de sauvetage de personnes en danger, dont les

Juifs particulièrement. C'était aussi le transport de documents ou d'armes. C'était également l'hébergement.

Boris Holban fut l'un des dirigeants responsables au même titre que le Colonel Rol-Tanguy qui vient de mourir dans un semi-oubli. Pourtant ce dernier dirigea militairement, avec compétence et efficacité, la révolte des Parisiens qui fut à la base de la Libération de la capitale.

Où circule-t-on dans une voie Rol-Tanguy ou Holban ? Et Raymond Kojitsky qui vit toujours dans l'ombre, qui pense à lui dire : « *Merci Monsieur de m'avoir conservé en vie.* » ?

Au moment où paraît le livre « **Organisation juive de combat - Résistance et sauvetage** », il est aussi temps de se souvenir de ces gens, qui surent et voulurent, bien que jeunes, prendre une décision d'adulte responsable.

Pour ceux qui voudraient connaître, ou mieux connaître, qui furent Boris Holban ou Raymond Kojitsky, il faut lire leurs ouvrages:

- « Le Testament » par Boris Holban
(Editions Calmann-Lévy)
- « Pivert – Histoire d'un résistant ordinaire »
par Raymond Kojitsky
(Éditions Calmann-Lévy)

(1) FTP-MOI, acronyme de Francs Tireurs et Partisans - Main d'Œuvre Immigrée.

Les derniers seront les premiers, la célèbre formule s'applique aussi à mes souvenirs. Ceux-ci surgissent autour de moi chaque fois que je reviens dans les quartiers de mon enfance, soixante ou soixante-dix ans plus tard. Chaque pavé me rappelle une histoire. Chaque rue évoque une image. Flash-back dans ma tête, je ne rate jamais l'occasion de faire un crochet par Belleville ou Voltaire. Aux nouvelles façades se superposent les visions du passé. Un passé qui ne passe pas. Le goût de ma première pêche, je l'ai encore en bouche. Je devais avoir deux ou trois ans. C'était à l'angle de la rue Pétion et de la rue de la Roquette, devant un café « Aux becs salés ». Un nom qui m'a fait rire très longtemps. En face, la maternelle où j'ai passé la première journée à pleurer. Ma mère m'avait « abandonné » là jusqu'au soir. L'ordinateur n'étant pas encore inventé, on y apprenait du piquage et du tissage. La charcuterie à côté faisait savoir qu'on y vendait des « comestibles ». Et personne pour m'expliquer ce qu'étaient les comestibles! Haute cuisine et bas morceaux : chez le tripier, ma mère achetait du mou et une rate. C'était bon marché et elle pouvait la farcir. (*a guefilte miltz*). J'ignorais qu'on pouvait se dilater la rate en riant. Dommage, ça nous aurait valu de plus grosses parts. Rue Basfroi, il y avait la boucherie tenue par la grosse Laiélé. En face, la boulangerie Milgram où j'avais droit aux *baiguélés*. Et chez Speiser je buvais une eau de seltz grenadine.

Je revois surtout les cinémas où, adolescent, l'on rêvait tout éveillé. Je les connaissais tous, de République à Jourdain, de Belleville à Nation, de Voltaire à Bastille. C'était mes universités et mon encyclopédie. C'est au Voltaire-Palace que j'ai reçu ma première leçon de philosophie, que je compris

beaucoup plus tard. Je devais avoir 10/11 ans. J'étais entré à la resquille, le film était permanent et je suis arrivé en plein milieu. Or les spectateurs avaient tous déjà vu le film et sortaient au fur et à mesure, ce qui fait que je me suis retrouvé seul dans la salle. Le directeur est venu me trouver :

- Tu as déjà vu le film ?

- Oui

- On ne joue plus que pour toi; on est obligé d'arrêter.

Je suis sorti sans connaître la fin... Vous voyez où je veux en venir « philosophiquement ». Dans la vie, comme dans ce cinéma permanent, je suis arrivé au milieu du spectacle, j'en sortirai bientôt et je ne saurai rien du début ni de la fin, ni du pourquoi, ni du comment.

Suspense! Ce n'est pourtant pas faute de lire des scénarios et d'observer le monde comme il va, (mal).

À Belleville, là où se touchent quatre arrondissements, au lieu d'un grand restaurant chinois, il y avait « La Nouvelle France » où l'on m'avait acheté un béret de marin avec le pompon rouge porte-bonheur et en lettres d'or : « l'Invincible ».

Près du métro, il y avait le café « La vieilleuse » avec au-dessus du comptoir, un grand miroir fracassé par un éclat d'obus de la « Grosse Bertha » pendant la guerre de 1914-1918. En face, le café « Au Point du jour » avec son immense terrasse. En montant la rue de Belleville, à gauche mon cinéma favori, le « Floréal » avec les photos géantes des stars. En face, le music-hall « Les Folies Belleville » où Maurice Chevalier, Fréhel, Piaf, Lucienne Delylle, André Claveau... venaient chanter. On les attendait à la sortie des artistes rue Dénoyez, où tapinaient quelques filles en jupettes de satin plissé.

En montant il y avait « La Halle aux chapeaux », et dans la cour le cinéma « Paradis ». En face, le « Théâtre de

Belleville » où j'ai vu, ébloui, « King-Kong ». Un peu plus bas, la pharmacie « Au Gagne-petit ». À cette époque, on faisait dans le modeste : « Au Petit Paris », « Au petit bénéfice », « Au soldat laboureur »...

Sur le boulevard, le « Cocorico » avec son grand coq Pathé sur la façade. Un peu plus loin, le ciné « Gavroche » où l'ouvreuse offrait une cigarette

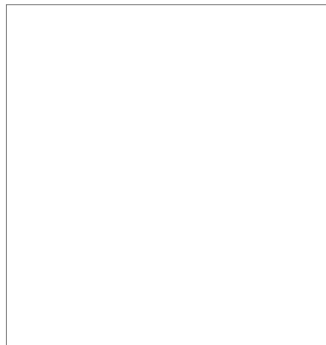
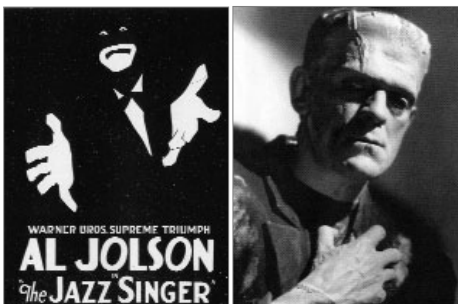
Parisienne avec le billet. Mon père disait qu'avant d'entrer au Gavroche, il fallait mettre les chaussettes par-dessus le pantalon pour que les puces ne pénétrassent pas. Par la suite, le Gavroche est devenu le « Ciné Bellevue » où j'ai vu les films soviétiques : « Tchapaïev », « Les joyeux garçons », « Le chemin de la vie », « Les marins de Kronstadt », et les films yiddishs :

« *Mir Koumen on* » (Nous arrivons)

« *Yidl mit im fidl* » (Le Juif au violon)

Le patron devait être aussi un peu maroquinier car à l'entracte il y avait un tirage dont les lots étaient des sacs à main ou des porte-monnaie. Une façon comme une autre de se débarrasser des « nanars ».

À Ménilmontant, au « XX^e siècle », j'ai vu mon premier film parlant. Ce n'était pas « *Le chanteur de jazz* » mais « *Wonder bar* ». En montant la rue de Ménilmontant se trouvaient le « Phénix » et le « Menil-Palace ». Avec le patronage « la Bellevilloise », tous les jeudis, on allait voir un western au « Phénix ». À l'époque c'était mal doublé et pour « *Oh, boy* » on entendait « *Oh, garçon* ». Mais ce qui m'intriguait au plus haut point c'était d'entendre ces « cov-bois » qui parlaient français se mettre tout d'un coup à chanter dans une langue étrangère autant que nasillarde. Et le gentil petit vieux qui les accompagnait à la guitare ou à l'harmonica, ça ne lui réussissait pas, car à la fin il mourait toujours. J'aimais bien ce pauvre petit vieux! À l'époque je ne comprenais pas l'Américain du Far-West. Encore plus haut, rue Boyer, « La Bellevilloise ».



Sur la façade, la faucille et le marteau, et son slogan : *Tous pour chacun, chacun pour tous*.

J'ai vu là mon premier film en couleur : « *Petit rossignol* », un film soviétique avec incendie dans une faïencerie. Certains dimanches se tenait là une grande goguette.

Dans les cinémas, la fumée des cigarettes « volutait » langoureusement dans le faisceau du projecteur. On entendait les craquements des cacahuètes, les crachotis des graines de potirons salées-séchées. Au moment où la lumière s'éteignait un immense *Aaaah ça commence!* sortait des poitrines. L'orgasme!

De deux heures à six heures on avait droit aux béatitudes. Un documentaire du genre: « *L'extraction dans les mines de papier mâché* », les actualités de la semaine (il y avait concurrence entre Gaumont, Fox, Paramount et Pathé), un dessin animé, un grand film de série B (aujourd'hui dans les ciné-clubs) et enfin l'entracte. On sortait muni d'une contremarque qui changeait chaque jour de couleur. De nouveau les publicités, puis le grand film. Les attractions sont apparues plus tard. Avec « Jean Mineur, publicité, Balzac 0001 » il y avait toujours un rigolo pour s'écrier : « *À un chiffre près, il n'avait pas le téléphone!* ». Et de rire.

On avait passé un après-midi merveilleux avec Laurel et Hardy (je préfère les versions françaises avec l'accent), les « Marx Brotaires », ou Charlot. Tremblant avec « *Le masque de cire* » ou avec un Boris Karloff phosphorescent dans « *Le mort qui marche* ». Le capitaine Blood patinaît avec Sonia Henny. Fred Astaire dansait au plafond. Charlie Chan s'inclinait en disant: « *Merci grandement* ». Et Shirley Temple..., et Gary Cooper, l'homme idéal dans « *Les trois lanciers du Bengale* »..., et Blanche neige..., et Tarzan... À côté des vedettes bien de chez nous, Harry Baur, Lucien Baroux, Gaby Morlay..., il y avait, tout aussi célèbres, les seconds rôles, Saturnin Fabre, Pierre Larquey, Carette... (je peux vous en citer cinquante!). Aujourd'hui encore je sais dans quelle salle j'ai vu tel film avec Viviane Romance ou Betty Stockfeld dont j'étais amoureux.

À « l'Impérator », je dégustais en hors-d'œuvre le scénario et les photos affi-

chées. On pouvait ainsi se faire une idée et l'affiner en lisant la brochure : « Le film complet ». Non seulement je connaissais les cinémas, mais je connaissais aussi toutes les sorties de secours par où l'on pouvait resquiller. Dans la vie, je peux vous dire que cette méthode m'a rendu quelques services. N'ayant jamais d'argent, mon dicton était : « *Tout ce qui n'est pas gratuit est trop cher!* »

À Ménilmontant, en face des cafés « Au Balcon » et « Le Clair de Lune » il y avait le cinéma le plus surréaliste qui soit, de la poésie pure : « L'Épatant ». Il n'y avait pas de caisse ; le patron, un aveugle se tenait avec son chien devant la porte ; on lui mettait nos cinq sous (0,25 francs) dans la main et en nous tâtant il nous laissait passer. À l'intérieur, sa femme tapait sur un piano désaccordé pour accompagner les films muets. À l'entracte, on avait droit à un verre de coco (pas de la coke, mais de la réglisse!). Il n'y avait pas de fauteuil, seulement des bancs. Il fallait se méfier les jours de pluie car, en un endroit, le plafond était percé et l'averse trempait les spectateurs non avertis. C'est là que je voyais *Tom Mix* et *Ken Meynard* mes « cove-bois » favoris. Je me demande parfois si je n'ai pas rêvé. Une enquête reste à faire : Qui se souvient de l'Épatant ?

Avec le cinéma, il y avait les livres. Un dimanche matin, à la bibliothèque de la mairie du XI^e, dans les combles, j'avais pris « *Critique de la raison pure* » de Kant. Le bibliothécaire m'avait bien dit que ça n'était pas pour moi, mais j'ai insisté. À douze ans, on croit tout savoir et tout comprendre. J'ai découvert, à gauche la thèse, à droite l'antithèse, au-dessous la synthèse. J'ai renoncé avant d'atteindre la prothèse. Quant à moi, ne me parlez plus de Kant!

En ce temps-là, les autobus portaient des lettres et non des numéros. Je vous laisse imaginer les astuces vaseuses à



propos du bus « Q » quand on avait rendez-vous à l'arrêt. Dans le métro, avant neuf heures, on pouvait acheter un aller-retour valable pour la journée. Sur Radio-Cité, je ne ratais pas Jane Sourza et Raymond Souplex dans leur numéro de clochards, « Carmen et La Hurllette ». Ni Adolphe et Adolphine, du pur humour belge d'avant-guerre. Et Roméo Carlès dans les sketches de « Sidi-tapis et Sidi-cacahuètes ». Et le radio crochet, avec Saint-Granier, ou « La course au trésor » de Pierre Dac...

Comme vous pouvez le constater, ma culture a des bases solides. *Que voulez-vous, j'aime le peuple, n'est-ce pas mon brave ?*

Le dimanche matin on allait aux bains-douches en cabines doubles (Une pour papa, une pour maman). Tout petit, je partageais la baignoire avec ma mère. Plus grand, celle de mon père. On était entre hommes!

Je pourrais raconter encore et encore ce qu'était la vie d'un enfant, puis d'un ado, dans ces quartiers populaires. Et la guerre, depuis le temps qu'on en parlait, éclata.

Et la Résistance (qui pour nous n'avait pas encore de nom) commença début 1941.

Aspirants bolcheviks et apprentis utopistes, on avait été chargé, mon copain Marcel Cytryn et moi d'aller collecter chez les Juifs de l'argent pour « Solidarité ». C'est ainsi que recommandés par Mon-sieur Fidfoltz nous sonnâmes chez Madame Schpringinbet qui nous envoya à son tour chez Monsieur Schtekarein et Madame Kratzpipick. Au bout du compte, on avait récolté une centaine de francs pour les femmes de prisonniers. Puis ce fut le collage de papillons et d'affichettes, le soir dans les rues sombres. Après avoir collé une centaine de papillons à la salive, je savais déjà ce qu'était la langue de bois!

À partir de mai 1941, les choses de la vie devinrent les choses de la mort et mériteraient un long chapitre, car ce que l'on peut lire dans les livres ne correspond pas toujours avec les réalités que nous avons vécues. L'objectivité dans le domaine des souvenirs et des sentiments étant sujet à caution.

Je ne savais pas alors que j'étais mêlé à l'histoire. L'Histoire, la grande, avec une grande hache! ■

Pour une symbolique du crime infini - Claude Braunstein

Avril 1992, « Le train de la mémoire » revient d'Auschwitz et la question se pose du sens de ce voyage.

Sommes-nous différents au retour ?

Qu'avons-nous appris, vu, découvert que nous ne sachions au départ ?

Est-ce la confirmation de l'antisémitisme, toujours vivace ici, que nous retiendrons ?

En Pologne, des inscriptions le long de la voie ferrée nous blessent. L'expression des habitants entrevus ce matin au passage du train, semble afficher de la gêne ou de mauvais sentiments.

Est-ce la négation des disparus qui continuera de nous indigner ? Les stèles du monument aux morts, à Birkenau insistent sur la résistance polonaise et ne disent rien du martyr juif. Gommées, arasées récemment, elles dressent aujourd'hui, 19 faces muettes vers le ciel d'Auschwitz. « *Ils disent que ces stèles servaient une interprétation stalinienne de l'Histoire, exagérant le nombre des victimes* » affirme notre guide. Ils ont préféré le silence plutôt que la vérité qui dérange les autorités locales.

Comptabilité d'experts. Les juifs assassinés sont niés, dans la logique de la solution finale. Le projet supposait l'oubli du crime, la disparition des preuves et des témoins.

En prétendant satisfaire la vérité historique, on maquille un crime qu'on ne conteste pas, mais dont on cache la victime en son nombre, pour minimiser la faute, masquer l'assassin et les complices, et rendre confus le mobile, cette obsession qui rôde et nous guette sans relâche.

Déjà Auschwitz est livré au futur d'une consommation touristique. Auschwitz, aseptisé par la muséographie. Grévin de l'abomination. Indécence des instruments préservés, rénovés.

Le Sacré est de moins au centre de ce territoire mis en ordre. Il est encore

dans nos têtes de survivants, d'enfants cachés. Mais bientôt, le pourquoi et le comment du désastre ne viendront plus sur aucune lèvre.

Morts dans la boue, dans la merde, dans le sang, sous les coups, sous les balles, sous le fouet, morts d'étouffement, il reste pour parler de vous : des pelouses, des allées gravillonnées, des blocs bien rangés et les miradors conservés.

Votre dernier regard sur le monde, votre dernier cri, l'ultime terreur, l'explosion des poumons, les vapeurs finales du Zyklon B et la fumée de vos corps ne font plus vibrer l'air d'Auschwitz.

L'émotion n'est plus que dans la gorge de ceux que vous avez quitté. Les dernières larmes seront leurs larmes. Et il reste leur douleur pour affronter la négation.

Il ne reste que leur recueillement pour transmettre votre mémoire.

Alors la question revient. Pourquoi ce voyage ? La réponse est dans le train et le trajet. Chaque tour de roue compte dans cette lente descente vers l'Est, à l'inverse du jour qui passe, paradoxe d'un retour vers les terres que beaucoup avaient fuies. Un non-sens.

De longues heures, pour sentir que je serre contre moi, pour l'apaiser, ma mère gazée à l'arrivée du convoi 37, et que j'ai encore la main posée sur l'épaule de mon père, probablement sélectionné en gare de Kosel, promis au travail, à la maladie et à la marche absurde de la fin.

Pour décider de les accompagner ma vie durant sur le chemin de leur destruction avec tous les autres. Six millions d'instant à revivre. Leur faim, leur soif, le froid, la promiscuité. Le pressentiment que c'est vraiment le bout du voyage. L'angoisse pour les petits qu'on a laissés démunis et le souvenir de l'ultime séparation.

Les cris, les ordres, les coups, les chiens, pour bien leur signifier que déjà, ils ne sont plus rien.

Et pourtant les valides soutenaient les vieux et les malades.

Et ma grand-mère pèse à ton bras, Maman, sur le chemin de la chambre à gaz.

L'aller est le temps du recueillement.

À l'arrivée c'est Oswiecim, triste et pauvre gare polonaise.

Plus loin... c'est là. Le bout du trajet.

Birkenau. Site de l'infâme et du déshonneur.

Lieu dont il faudra un jour interdire l'entrée.

Il n'y a plus rien à voir, plus rien à sentir, plus rien à entendre.

Il faut graver sur cette porte à jamais fermée : Défense à Dieu et aux hommes d'entrer.

Laissons retomber le silence sur ces lieux de suprême souffrance, symbole du vide des âmes et de l'innommable. Trou noir dans lequel s'est perdue l'humanité.

Plus loin, là-bas en ville, dans les musées et les monuments on conservera et l'on transmettra la connaissance des faits. Mais laissez ces friches pour l'éternité et ne les montrez que de très loin, derrière des barbelés infranchissables, pour l'exemple et pour la honte.

Vous vous tiendrez recueillis devant ce territoire interdit et vous reviendrez.

Le retour se fait dans le sens des jours, comme le soleil dans sa course.

Ce sera le moment des résolutions. Vous transmettez le témoignage de ce crime infini.

Et vous vivrez coûte que coûte.

Dans Le Train de la Mémoire les 5, 6 et 7 avril 1992, avec Jacques Martinez, qui aimait Renée, ma sœur ■

Un grand miniaturiste nous a quitté



Devi Tuszynski, le « Prince des miniaturistes » ne nous enchantera plus de ses miniatures si poétiques du monde juif d'autrefois.

Son « coup de plume » infaillible pouvait décrire une idée, un sentiment, un événement sur quelques centimètres carrés de papier en peu de minutes. Ses expositions ont fait le tour du monde et son ouvrage *Le Livre des Psaumes* auquel il a consacré une partie de sa vie restera un chef-d'œuvre.

Bien cher ami, saches que ton amitié, ton sourire et ta chaleur humaine resteront toujours parmi nous.
Et, demeurera éternelle, la trace de ton talent.

Salut Devi!

